

Urbanisme et architecture À l'exposition internationale

Jacques Folch-Ribas

Number 48, Fall 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1967). Urbanisme et architecture : à l'exposition internationale. *Vie des arts*, (48), 16–17.

URBANISME ET ARCHITECTURE

A L'EXPOSITION INTERNATIONALE

Les expositions nous avaient habitués à plus de laideur, à plus de chaos, et surtout à tant d'enfantillages qu'il paraît incroyable de se promener à celle de Montréal dans un pareil climat de beauté. Car cette exposition est belle.

Le plan d'ensemble de l'exposition, surtout, est excellent. Sa souplesse de lignes, issue tout naturellement de la fluidité indispensable au Saint-Laurent, sa division en quatre grandes zones constituent les lignes de force autour desquelles tout gravite : les tracés des voies de circulation, l'emplacement des gares, la distribution des pavillons par centres d'intérêt, le choix des espaces libres, les masses de verdure, les sites commerciaux. La véritable réussite de cet ensemble, à mon avis, est urbanistique. Elle préfigure vraiment la ville rêvée, celle que tant de traités et de dessins ont mille fois décrite, que tant de créateurs ont voulu — au moins partiellement — réaliser, à l'occasion d'un projet de rénovation urbaine ou d'urbanisation. A Montréal, la ville planifiée existe, entière, se suffisant à elle-même,

sans un hiatus sinon sans une seule erreur. Les conditions du problème s'y prêtaient, on le sait, puisque même le sol de cette ville fut créé de toutes pièces. Mais d'autres fois aussi, ces conditions avaient été réunies...

Réussite urbanistique parce qu'aucune rigidité de principes ne la rend froide et sèche alors que l'intransigeance y règne. Domination sans dictature. Esprit sans la lettre. Liberté de tout l'équipement extérieur, mais aucune anarchie. Simplicité de conception, dont on perçoit facilement tout l'agencement, mais aucune pauvreté et même un zeste d'imagination. Enfin, il est donné de visiter un lieu public complexe et de grandes dimensions qui ne soit ni un fatras de faux exotisme, ni un désert d'abstractions faussement futuristes. Je parle, bien sûr, de la conception d'ensemble, car certaines parties du tout rejoignent, bien sûr, l'une et l'autre de ces erreurs. Il est non moins remarquable que ces parties-là disparaissent, comme estompées par le tout. En d'autres circonstances, on les eût montrées du doigt et critiquées. C'est un mérite du plan que d'avoir empêché ce qui est laid d'enlaidir ce qui est beau.

Réussite non moins certaine que l'architecture des pavillons, et que l'on peut d'abord considérer globalement, par son esprit d'ensemble. Ce qui frappe, c'est l'idée de fragmentation. Toute cette architecture est faite de répétitions d'un élément simple : pyramide ou arête de tente, droite ou renversée (comme au Canada ou à l'Ontario), hexagone ou pentagone ou triangle métalliques (comme aux États-Unis), cubes ou volumes sim-

ples répétés (comme au Venezuela, au Canadien National, à Cuba, en Grèce) ou encore éléments de structure apparente (comme au Pays-Bas ou même au Japon). C'est le côté facile de la composition architecturale que d'obtenir un effet par la fragmentation ou la juxtaposition parfois chaotiques. C'est aussi un tribut très lourd au monde sériel et standardisé, et à ce point de vue l'architecture de l'exposition paraîtra, plus tard, parfaitement datée, donc stylée. Mais cette volonté d'être de son temps risquera par contrecoup de la faire paraître peu travaillée, peu unifiée, et Habitat 67 pourra être érigé en symbole : au *sériel ordonné* des unités d'habitation de Marseille ou de Berlin, et des immeubles de Chicago (Marina City de Goldberg ou Lake Shore de Mies Van Der Rohe), ou encore de Brasilia, pourra être opposé le *sériel chaotique*, exemple frappant du lyrisme ou du baroque qui recouvre l'architecture actuelle du monde.

Dans ce sens très général et très théorique, on pourrait donc noter que l'architecture de l'exposition de Montréal n'apporte rien de neuf, sinon l'expression parfaitement pure de tendances connues. Une sorte d'exacerbation de ces tendances (tout comme le pavillon des États-Unis n'est qu'une exacerbation du principe géodésique de Fuller, connu et employé depuis vingt ans). Mais je ne crois pas qu'il faille s'en plaindre trop, toutes les expositions ayant chu dans le panneau, et certaines avec mauvais goût alors que celle-ci ne contient, architecturalement parlant, qu'une infime minorité de laideurs.

Par contre, des architectures ont une chance de devenir exemplaires, à des titres différents. Le pavillon de l'Allemagne est un chef-d'œuvre de compréhension des foules : nul n'a dû y faire la queue, on y circule magnifiquement, on s'y assoit sur des marches pour feuilleter des livres, on y flâne, on en sort sans y penser, on y revient. Délice du badaud, c'est le seul, avec l'Ontario, à avoir oublié la notion de "porte étroite". Mais c'est aussi un chef-d'œuvre d'espace à niveaux bien conçus, sous les formes nerveuses d'une tente piquetée de fleurs métalliques. Celui du Québec est une vision de l'esprit, pure jusqu'à la quintessence, un joyau poli planté dans un cadre magnifique, et qui risque fort de rester un exemple d'un certain lyrisme abstrait, symbolique de notre époque. Celui des Pays-Bas peut être considéré comme la limite d'aboutissement de ce que les architectes appellent une structure exprimée, et l'on pourra difficilement aller plus loin que cette véritable chrysalide, dont on ne voit strictement que le cocon structural. Les gares de l'Expo-Express, et particulièrement le terminus, pourront servir d'exemple pour les utilisations correctes des fils en tension. Le pavillon de la Tchécoslovaquie, lui, restera sans doute longtemps l'image extrême d'une architecture civilisée, élégante, raffinée.

Peut-être moins exemplaires, d'autres architectures méritent l'attention. Elles sont simplement des réponses correctes et propres à un problème — celui de la représentation globale d'un pays — qui permet tant de solutions et de variantes qu'il en devient presque insoluble.

Il faut alors faire un choix, la chose peut-être la plus difficile en architecture, trouver, comme disait Monteverdi, une simplicité à laquelle l'on donne le maximum d'intensité. Encore un mérite de cette exposition que de nous faire placer à un rang second ce qui, ailleurs, eût passé pour chef-d'œuvre. La Grèce, par exemple, avec ses transitions de matières et d'ombres ; le Venezuela, œuvre d'un très grand architecte, avec sa plastique courageuse ; le pavillon de l'Administration, traité savamment ; le musée, et tant d'autres pavillons comme ceux de Suisse, de Belgique, de Cuba, de Yougoslavie, de Tunisie, du Japon, de l'Agriculture, tous conçus avec un très grand bonheur comme des volumes simples mis en valeur par un traitement particulièrement bien étudié, et engendrant un plaisir de la visite qui ne se dément pas avec sa répétition. Car il faut cette répétition pour bien juger, je crois, d'une architecture, et s'apercevoir que l'expressionnisme abstrait de certaines œuvres lasse très vite, et finalement les dessert.

Il est également remarquable que presque toutes les architectures aient été pensées en fonction de la nuit, et leur illumination étudiée soigneusement. Cet aspect-là mérite qu'on s'y attarde. A part quelques exceptions que l'on décelé très vite, bâtiments trop éclairés par des guirlandes d'ampoules d'une conception commerciale ou bien bâtiments sombres qui surgissent abruptement de la nuit, à part ces maldresses-là, on constate en général que l'architecture nocturne a été pensée comme telle, et souvent très adroitement.

Le pavillon du Québec est à ce point de vue une réussite totale. Celui de l'Allemagne, par la translucidité de sa couverture, est une féerie. Mais surtout, les espaces externes des zones de commerce et des zones de verdure sont, nocturnes, presque meilleurs que diurnes. C'est le cas également d'Habitat 67 et des jardins de la Cité du Havre, c'est encore le cas des passerelles, des circulations de piétons et, naturellement, du pont de la Concorde.

Il convient de féliciter l'architecte en chef, monsieur Fiset, et toute son équipe que l'on regrette de ne pas pouvoir nommer. Cette exposition-là désarme, par sa beauté, même ceux, et je suis de ceux-là, que le principe d'une telle manifestation laisse froids.

Jacques Folch-Ribas
architecte et urbaniste